

Prologue

Trois mois avant l'audience de Jérémy Péan **[Pays Y, zone de guerre, territoire ennemi]**

Nous avançons depuis quelques minutes déjà, le ventre contre le sol, le visage écrasé dans le sable caillouteux et la langue depuis longtemps desséchée par tant d'aridité. Connor, qui rampait en avant, pestait entre ses dents poussièreuses, répétant tout bas que nous n'aurions jamais dû sortir du tank, que nous aurions dû plutôt continuer notre chemin, comme c'était prévu dans le plan de mission initial, que Jack, même s'il était notre chef pour cette sortie de reconnaissance, ne connaissait, au fond, rien de rien aux stratégies de guerre et que, finalement, nous n'aurions pas dû l'écouter. Ce à quoi, et bien que Connor se parlât à lui-même et n'attendît aucune réplique, Patrick, qui se trouvait juste derrière lui, rétorqua, d'un filet de voix frustrée par l'évolution peu orthodoxe des événements, que désobéir à l'un des supérieurs constituerait un délit passible de la cour martiale et que si Connor ne se fermait pas la gueule maintenant il allait lui faire sauter sa grenade dans le cul.

À ces mots, nous nous arrê tâmes tous, un peu surpris de la tournure de cet échange mal à propos, et attendîmes un moment, tandis que Connor se retournait et s'efforçait de soutenir le regard menaçant de Patrick, lui-même fidèle à sa réputation et prêt à la bagarre. Conscients du risque que cet

accrochage dégénère en quelque chose de plus explosif étant donné la précarité de notre situation, nous dévisageâmes tous ensemble Connor, le plus poltron des deux, espérant qu'au moins il saurait battre en retraite et nous sortir de ce mauvais pas. Le vent siffla et quelques secondes s'écoulèrent pendant lesquelles Connor parut réfléchir, se donnant l'air d'un dur jaugeant une situation de combat du haut de son expertise martiale.

Il ne put conserver bien longtemps ce masque coriace qui ne lui allait pas du tout et, après une légère hésitation, sentant qu'il n'aurait de toute façon aucune chance contre Patrick, sourit d'un air faussement léger, haussa les épaules et se remit en route dans la rocaïlle, ce qui eut pour effet d'apaiser notre chef de section, Jack, lui-même pas du tout certain d'être prêt à remplir le nouveau rôle de leader qu'on lui avait assigné quelques heures auparavant.

Pourtant, pensai-je en me remettant à ramper, si Connor avait tendance à se plaindre continuellement des circonstances militaires dans lesquelles il se trouvait, dans ce cas-ci il avait raison : nous étions en mission de reconnaissance dans une des parties les plus dangereuses de la zone de guerre du pays Y et, de ce fait, nous n'aurions pas dû déroger de notre stratégie initiale sans l'aval du quartier général, que Jack avait négligé de contacter, prenant sur lui de nous la jouer grosse peinture afin de nous prouver qu'il était capable d'être notre chef.

Bien sûr, ce n'était pas la première fois que nous accomplissions une telle tâche et nous étions habitués à ce genre de mission de reconnaissance. Mais aujourd'hui, quelque chose de très inhabituel s'était produit, et il ne s'agissait pas seulement de la promotion inattendue de Jack, lui-même étonné, car rien ne le destinait à grimper les échelons militaires. Alors que nous avançons au creux de la vallée, ou plutôt au fond de la Cuvette du diable, ainsi que nous l'appelions entre nous, bordée par les territoires des deux parties en guerre,

Jack avait soudain remarqué des coups de feu sur l'écran du radar à antenne active du tank.

— Arrête-toi ! avait-il alors hurlé à Wong, qui conduisait.

Celui-ci avait immédiatement immobilisé le char d'assaut et un grand silence avait suivi l'arrêt du moteur.

— Regardez, avait repris Jack, cette fois à voix basse, en pointant les sons transformés en image, trois coups de feu viennent d'être tirés !

Du coup, nous nous étions tous les quatre approchés et avions regardé l'écran de bord, soucieux, puis nous avions levé la tête et écouté afin de percevoir ce qui se passait à l'extérieur. Mais il n'y avait plus rien que le bruit effrayant du vent cognant sur le métal de notre engin de guerre, tandis que l'écran du radar était resté vierge, son curseur traçant des cercles réguliers sur notre périmètre.

— Qu'est-ce qu'on fait, patron ? avait demandé Connor, peu rassuré.

D'abord surpris par cette question, Jack avait paru se rappeler qu'il était à présent notre chef et qu'il était par conséquent responsable de la suite des choses. À cette idée flatteuse pour l'homme aussi peu sûr de lui qu'il était, il avait hoché lentement la tête, puis souri sans vraiment regarder personne, semblant comprendre enfin ce qu'impliquait le fait d'être le patron, et avait pris une longue inspiration en faisant gonfler sa poitrine fièrement.

— On descend ! avait-il ordonné.

Nous nous étions tous dévisagés, un peu étonnés de ce commandement inhabituel, une réaction qui l'avait piqué au vif, comme si nous avions voulu défier sa toute nouvelle et fragile autorité. Nous ne saurons jamais si, justement, il s'en était trouvé vexé à ce point, mais Jack avait paru alors se faire toute une histoire dans sa tête. Il s'était mis à nous expliquer d'un ton sec que le QG l'avait informé en secret le matin même que la section 3 allait être également en reconnaissance sur une route parallèle à la nôtre et que de ces coups de

feu nous pouvions déduire que nos frères d'armes étaient tombés dans une embuscade. Il était donc de notre devoir de soldats, avait-il ajouté, solennel, d'aller sans tarder à leur rescousse.

— On pourrait continuer à avancer un peu, avait risqué Connor, on n'est pas certains de rien. On a juste entendu quelques coups de feu. On ne sait même pas qui tire sur qui.

— J'ai dit : on descend ! avait répété Jack d'un ton tranchant. C'est un ordre !

Wong, le plus obéissant d'entre nous, s'était alors empressé de fermer tous les appareils de bord, non sans avoir au préalable envoyé un message radio, ayant jugé bon tout de même de préciser notre position au quartier général malgré les trois systèmes GPS dont était équipé notre char d'assaut. Pendant ce temps, Jack, par une gestuelle précise qu'il avait voulue impressionnante, avait vérifié le bloc de culasse de sa mitrailleuse, chargé son arme d'assaut et, enfin, embrayé son fusil de précision FR-F2, qu'il avait ensuite fait glisser jusque dans son dos dans un grand geste théâtral, telle une arbalète. Nous l'avions regardé un peu abasourdis, nous demandant bien à quoi il se préparait avec tant d'ardeur, une attitude que notre chef, une fois son arsenal en place, n'avait pu s'empêcher encore une fois d'interpréter comme une intolérable insubordination.

— Qu'est-ce que vous foutez ? avait-il hurlé, mécontent du peu d'effet de son cirque. Souvenez-vous de votre rang, soldats, et au pas !

À ces mots, nous avons sursauté et nous nous étions jetés sur notre attirail de guerre, conscients du fait que Jack était aujourd'hui notre supérieur, même si hier encore il était notre souffre-douleur, et que nous devons donc maintenant suivre ses ordres, quels qu'ils soient. En quelques secondes, Patrick et Connor avaient ajusté leur ceinture à grenades et la position de leur bandeau communicant. Wong, quant à lui, déjà bien paré, s'était contenté, en secouant la tête en

signe de désapprobation, de s'assurer que ses trois couteaux fétiches étaient bien en place le long de ses jambes. Quant à moi, j'avais discrètement enlevé mon gilet pare-balles en faisant mine de resserrer sur mon torse mon blouson électronique muni d'un GPS ; enfin un peu d'action, avais-je pensé, voyant le bon côté de la situation et aussi, peut-être, la possibilité de mourir. Le tank nous avait ensuite crachés de ses entrailles les uns après les autres par la trappe de sa tourelle, armés jusqu'aux dents, mais clignant tout de même les yeux en sortant de cette grotte ambulante sous l'attaque de la lumière et de la chaleur du soleil. À peine dehors, nous avons clairement entendu deux autres coups de feu claquer du côté sud. Nous nous étions alors jetés par terre et Jack, fier d'avoir eu raison quant à la gravité des événements, nous avait fait signe de commencer l'ascension du versant sud de la Cuvette, celui qui menait tout droit au territoire ennemi.

Nous grimpons en rampant, traînant chacun plus de quinze kilos d'équipement à tuer, véritables machines de guerre humaines saturées de testostérone et carencées en sérotonine, nous demandant tout de même avec une pointe d'angoisse ce que nous allions trouver de l'autre côté de la vallée. La respiration des gars se fit plus saccadée.

— Hé, Péan, siffla Wong derrière moi avec son accent asiatique pas possible, pourquoi t'as pas de gilet pare-balles ?

— Ta gueule, Wong, répondis-je.

— T'es vraiment con, mon gars, me lança Patrick.

— Ouais. Et parce que t'es si con, ajouta Jack, c'est toi qui vas passer devant.

Je souris, content de la commande.

— À vos ordres, dis-je.

Je passai devant Patrick et Connor et nous continuâmes notre ascension dans un silence inquiet, gravissant les roches ennemies à la cadence parfaitement rythmée de nos gestes. Un bon moment passa, de sorte que le balancement muet de nos corps devint progressivement hypnotique et je me sentis

glisser peu à peu dans un état vaporeux qui me donna l'impression de rêver. Je me demandai alors si tout cela était réel et si je n'étais pas simplement en train d'imaginer cette aventure, comme j'en avais imaginé des milliers, autant après la baise, couché dans le lit de Caroline, qu'en semant la pagaille avec John en sortant du Reilley's, ou encore devant le miroir de ma vieille commode, nettoyant le sang de mon visage d'adolescent tabassé par mon père. Allais-je être tiré des limbes par les mains expertes de Caro? Allais-je recevoir une bouteille de bière sur la tête, lancée par John pour me sortir de mon coma au lendemain d'une cuite? Ou allais-je plutôt me faire réveiller abruptement par les cris enragés de mon père entrant dans ma chambre à coucher, où rien n'avait changé depuis le départ forcé de ma mère? Je suivis des yeux un instant les filets de vapeur s'échappant de la terre striée au couteau par des millénaires de soleil ardent, me demandant tout à coup quel était le vrai cauchemar: d'être là à ramper dans les cailloux brûlants de cette zone de guerre aux entrailles exposées ou d'avoir à me réveiller dans mes vieux draps sales et usés d'enfant, mon père hurlant au-dessus de ma tête? Je fus tout de suite envahi d'une certitude apaisante. Encore une fois, même si je culpabilisais d'avoir abandonné John, mon ami de toujours – et je ne savais pas s'il était coupable ou non de meurtre –, et Caro, cette fille si belle et fragile – et je ne savais pas si j'avais jamais été amoureux d'elle –, j'étais sûr d'avoir pris la bonne décision: mieux valait pour moi mourir sur cette montagne hostile que d'affronter, ne serait-ce encore qu'une minute, ce passé insoutenable au point qu'il ne pouvait plus même exister.

J'arrivai le premier au sommet. Toujours en position horizontale, je découvris une vallée semblable à celle que nous venions de quitter et où nous avions laissé notre tank. Je scrutai l'horizon enflammé et, tout à coup, écarquillai les yeux: ce con de Jack, me dis-je avec amusement, avait eu raison, après tout!

— Alors, Péan? me demanda-t-il en arrivant derrière moi.

— C'est bien les gars de la section 3, caporal-chef, répondis-je. Leur tank est en bas, dans la zone 57.

Jack, lui-même extrêmement surpris de la réalité du délire qu'il nous avait débité plus tôt et qu'il avait cru, comme nous, être le produit de son sentiment d'insécurité, vint se placer à côté de moi et porta ses jumelles à ses yeux, suspicieux. Il scruta la vallée qui s'étalait en contrebas, pareille à toutes les autres, tandis que Wong, Patrick et Connor arrivaient autour de nous, le ventre toujours collé contre le sol.

— Alors ça! s'exclama Jack, toujours ahuri, les jumelles plaquées sur son visage, c'est bien la section 3!

— Super, les copains sont là! ricana Connor.

— Mais, dit Wong, qui, à son tour, avait brandi ses jumelles, ils sont tous dehors, autour de leur tank. Qu'est-ce qu'ils font là?

— Ils devraient être de l'autre côté, ces cons, approuva Jack, je comprends pas.

— Ils ont dû entendre les mêmes coups de feu que nous, intervint Patrick.

— Bon, allez, je me suis trompé, bougonna Jack en rangeant ses jumelles, il n'y a pas d'embuscade. On peut se lever, les gars.

Jack se redressa le premier, d'un bond, heureux de pouvoir reprendre enfin une position normale, heureux, surtout, à l'idée de retrouver ses frères d'armes et d'avoir évité un affrontement risqué avec l'ennemi en ce premier jour de promotion. Cependant, dès le moment où il fut debout, nous entendîmes quelqu'un beugler un ordre à partir d'en bas et, alors, tout alla très vite. Une balle siffla et Jack tomba raide mort à côté de moi, les yeux ouverts et le regard encore étonné. Une seconde passa qui sembla une éternité pendant laquelle nous considérâmes tous, horrifiés, le corps sans vie de notre caporal-chef.

Patrick fut le premier à se ressaisir et il se leva à demi.

— Hé! cria-t-il de toutes ses forces aux gars de la section 3, vous êtes complètement malades?! C'est nous, la section 2, on est la section 2!

Sa voix résonna dans la vallée et nous soupirâmes de soulagement, persuadés que nos amis avaient entendu Patrick. Mais un éclair déchira le ciel bleu et cette fois une pluie de balles s'abattit sur nous.

— *What the fuck?* s'écria Patrick en se couvrant. *Get down!*

— Qu'est-ce qu'on fait? Qu'est-ce qu'on fait? chiala Wong, paniqué.

Je regardai autour de moi, ne sachant pas vraiment comment réagir, et, pendant quelques secondes, le chaos régnant, je cherchai désespérément, malgré mon vif désir de mourir, une stratégie pour nous sortir de là. Je n'eus cependant pas le temps de trouver une solution, car les balles cessèrent d'un coup et le silence revint, terrifiant. J'entendis les respirations affolées de mes amis et les dévisageai les uns après les autres, le sang glacé. Puis, un grincement se fit entendre et nous distinguâmes le bruit de l'activation du canon principal du tank de la section 3. Connor, que j'avais toujours considéré comme le plus lâche d'entre nous, prit alors les commandes.

— O.K., merde, lança-t-il, ça suffit, là!

Sans même se redresser, dans des mouvements réglés et discrets, et sous nos regards consternés, il enleva sa veste de militaire et la noua au bout du long canon de son fusil de précision. En nous jetant un coup d'œil comme pour chercher notre approbation, que nous lui donnâmes tous les trois d'un coup de tête nerveux, il leva le bras, brandit son drapeau de fortune, et cria, enragé:

— Arrêtez, bande de connards, c'est nous, la section 2. On est la section 2!

Mais le canon continua de se mettre en place et une autre balle siffla, tirée par un des fantassins de la section 3, cette

équipe d'hommes avec qui, pas plus tard que ce matin, en compagnie de huit cents autres soldats, nous avions pris le petit-déjeuner dans la cantine du camp de base, échangeant en rigolant comme d'habitude sur des sujets complètement sordides et vains, mais qui nous permettaient d'oublier quelques instants où nous étions et ce que nous allions faire. La balle atteignit le bras de Connor, qui s'effondra en criant de douleur, et Patrick et moi nous fixâmes, suffoqués, à présent complètement dépassés par les événements. Bien sûr, nous étions des soldats et nous sortions tous d'un entraînement rigoureux qui, du seul fait que nous l'avions effectué, nous avait transformés en machines à tuer de grand sang-froid. Toutefois, nous n'avions jamais été préparés à nous faire tirer dessus par notre propre peloton et nous nous retrouvions aujourd'hui dans une situation qui nous plongeait dans la confusion la plus totale. Que devons-nous faire? semblions-nous tous nous demander. Wong n'attendit pas qu'on en discute. Il se leva d'un bond et se mit à faire feu en hurlant comme un fou.

— Arrête, Wong! cria Patrick, *you're just gonna make things worst!*

Il l'agrippa par le pied et Wong tomba à genoux, déjà atteint d'une balle dans la jambe.

— Mais ils nous tirent dessus! gémit-il en pointant sa blessure, qui commençait à saigner abondamment. Ils nous tirent dessus! Et ils ont tué Jack! Ils ont tué JACK!

Il se mit alors à pleurer comme un enfant et nous le regardâmes un instant avec compassion, partageant son effroi et son incompréhension. Puis, nous entendîmes le canon s'arrêter dans sa position de tir. À ce bruit lugubre, Wong ravala ses larmes, déglutit avec peine, ferma les yeux et, les mains jointes, se mit à prier à voix basse:

— Mon Dieu, je t'en supplie, mon Dieu, aide-nous.

À l'invocation de ce nom, que je ne pouvais supporter, et irrité de cette prière, que je jugeais bien dérisoire, je m'en pris à Wong:

— Dieu! beuglai-je dans ses oreilles. Parce que tu penses qu'il va faire quelque chose, ton type de merde, là? Tu crois qu'il va faire quelque chose pour nous? Regarde où on est!

— Mais laisse-le prier, bon sang! intervint Connor, qui n'en pouvait plus.

— Je vais vous prouver, moi, crachai-je en l'ignorant, que ce connard de Dieu n'existe pas!

Et je me levai à mon tour en agitant les bras en l'air.

— Hé! Section 3! criai-je, vous ne voyez pas que c'est nous, bande d'idiots?

Encouragés par ma détermination, Wong, malgré la balle dans son genou, Patrick et Connor se levèrent aussi.

— Je suis Connor *fucking* Teasdale, beugla Connor de toutes ses forces, je suis Connor *fucking* Teasdale! Ne tirez pas!

Nous entendîmes encore un ordre et un nouveau torrent de balles s'abattit sur nous. Le visage de Connor explosa, Wong en prit une en plein cou et Patrick tomba tout près, raide comme une planche. Quant à moi, mes amis à présent morts, je compris que je ne pouvais plus rien et qu'enfin mon heure était venue. J'ouvris alors les bras dans un grand geste dramatique et fermai les yeux, attendant la mort avec une joie que je ne tentai même pas de cacher. Je pensai à Caroline et me félicitai de l'avoir épousée avant de partir. Je pensai également qu'elle allait recevoir non seulement ma pension militaire, mais aussi un boni pour ma mort au combat, ce qui lui ferait un joli pécule dans lequel elle pourrait piger pour se sortir de ce camp de roulottes de merde et prendre soin du bébé. À moins qu'elle ne l'engloutisse dans l'héroïne, ce qui serait vraiment dommage. Mais bon, me dis-je, qu'y pouvais-je du haut de cette colline? Elle ferait bien ce qu'elle voudrait de cet argent. Elle l'aurait, et c'était ce qui importait pour moi alors que je m'apprêtais à mourir.

J'en étais là dans mes pensées *ante mortem* quand je m'aperçus que tout était à présent silencieux et qu'aucune

balle ne m'avait touché. J'ouvris les yeux et regardai, ahuri, mes frères d'armes morts autour de moi. Je fronçai les sourcils, ne comprenant pas comment il était possible que moi, Jérémy Péan, soldat du 3^e Bataillon du 22^e Régiment, ne portant même pas un gilet pare-balles, je fusse encore vivant. Je me laissai tomber à genoux, là, au milieu des corps inertes de mes camarades, comme un con désespéré dont les plans pour quitter ce monde ne fonctionnaient jamais. Puis, j'entendis un bruit derrière moi. Je n'eus pas le temps de me retourner que quelque chose de très dur frappait mon crâne et je me retrouvai dans la noirceur la plus complète.

*Une partie de moi-même est persuadée
que je suis un pauvre type,
l'autre pense que je suis Dieu tout-puissant.*
JOHN LENNON

1

Jour de l'audience

[Pays A, base militaire, pavillon A, couloir]

Huit heures. Commenant à ressentir les effets de sa longue course depuis son bureau situé à l'extrémité du pavillon E, et des gouttelettes de sueur perlant à la naissance des ridules formées par ses lourdes paupières, le colonel Raymond Boudreau, à bout de souffle, rasait les murs de l'interminable couloir grisâtre qui menait à la salle d'audience des Forces armées d'un pays que nous ne pouvons, pour des raisons évidentes de secret d'État, nommer et que nous désignerons dans ce récit par la lettre A.

Le colonel était en retard et certainement concentré sur une affaire quelconque puisqu'il ne remarqua pas le peloton d'une trentaine de recrues qui le dépassa à grand bruit de bottes, pas plus qu'il ne vit le sergent Bolte qui menait ses jeunes soldats au terrain d'entraînement de tir et qui, sans même ralentir son pas militaire, le saluait solennellement, la main à hauteur de la tempe, les doigts tendus et joints. Les yeux au sol, le colonel Boudreau, tout préoccupé qu'il était, ne répondit pas, ce qui froissa grandement le sergent, pour qui la bienséance était ce qu'il y avait de plus précieux au sein de l'armée. Cependant, alors qu'il abaissait son bras et fronçait les sourcils, irrité, le sergent Bolte se souvint tout à coup des rumeurs qu'il avait entendues

concernant l'affaire confiée au colonel et dont tout le monde parlait depuis quelques jours. Il ne s'agissait que de vagues rumeurs, évidemment, et nul ne pouvait dire de qui exactement il tenait ses informations, mais à tout le moins, pensa le sergent, et de cela il avait la certitude, le sort de la nation et de l'armée était en jeu et le colonel Boudreau tenait dans cette affaire un rôle clé. Ainsi, devant l'importance capitale de ce dossier, le sergent Bolte résolut-il de ne pas tenir rigueur de cette impolitesse au colonel et il continua son chemin en remerciant le ciel de ne pas être à la place du psychiatre militaire.

Sans se rendre compte de quoi que ce soit, le cœur en voie de lui sortir de la poitrine, le colonel Boudreau s'agrippa de toutes ses forces aux dossiers qu'il collait contre lui comme si sa vie en dépendait et redoubla l'ardeur de sa course. Ce fut toutefois la sonnerie de son téléphone cellulaire qui eut bêtement raison du précaire équilibre qu'il tentait de maintenir depuis le début de sa galopade : dans un mouvement nerveux pour sortir l'appareil de sa poche, il vacilla légèrement et la pile de dossiers qu'il tenait se détacha de son torse. Dans une étrange figure d'acrobatie aérienne, les chemises se séparèrent les unes des autres, s'ouvrirent, et, tandis que le téléphone cellulaire sonnait toujours, libèrent une multitude de feuilles gribouillées mêlées à d'innombrables coupures de presse qui se mirent toutes à virevolter autour du colonel dans une pluie de mots et de chiffres qu'il venait d'apprendre par cœur. Il s'arrêta net, regarda cette averse atypique retomber sur lui d'un air impuissant, jura et saisit enfin le téléphone.

— Oui ! Quoi ? cria-t-il, furieux, déversant sa frustration sur l'interlocuteur sans prendre la peine de savoir de qui il s'agissait.

Immédiatement, cependant, l'expression de son visage changea, passant de la colère du dominateur à la frayeur du dominé, un sentiment qui lui était beaucoup plus familier

que le premier et dans lequel, certes, il se sentait plus à l'aise, bien que jamais il ne l'eusse avoué.

— Vous..., je veux dire..., balbutia-t-il d'une petite voix coupable, vous ne trouvez pas que... C'est que je n'ai reçu les papiers de la Cour qu'hier soir. Ne pourrait-elle pas attendre quelques jours ?

Le colonel Boudreau, enfonçant sa grosse tête au plus creux de ses épaules, comme il le faisait lorsque sa femme l'abreuvait d'insultes, écouta avec effroi la réponse de son interlocuteur, puis raccrocha avec toute la déférence dont il était capable après s'être excusé du délai et avoir promis que les papiers de son divorce seraient signés sans faute avant dix-sept heures. Le téléphone maintenant refermé, sa voix de vaincu continua de résonner quelques instants dans le long couloir vide, un écho à la rumeur lointaine des bottes des soldats du peloton qui venait de franchir les portes du bâtiment. Le bruit s'éteignit, un insecte passa, un néon grésilla, et le silence s'installa de nouveau, presque effrayant.

Fatigué par le triste tournant de sa vie personnelle, le colonel se réjouit tout de même de celui, beaucoup plus heureux, quoique très inattendu, que prenait à présent sa vie professionnelle, un tournant auquel, après plus de seize ans dans les Forces armées, il n'osait plus rêver depuis des lustres. Aussi, en dépit de ses tracas matrimoniaux, le colonel Boudreau sourit-il, se pencha, ramassa avec précaution les dossiers éparpillés autour de lui, puis se mit à courir jusqu'au bout du corridor où il s'immobilisa devant la porte de la salle d'audience, hésitant, bien qu'il fût en retard et qu'il craignît, malgré son grade, la réprimande. Qu'allait-il se passer aujourd'hui ? se demanda-t-il, un peu inquiet, s'en voulant tout à coup de ne s'être jamais attardé à cette question et soupçonnant à présent de n'avoir accepté ce dossier que par vanité. Bien sûr, on avait fait appel à lui pour « son grand professionnalisme, sa perspicacité légendaire et son incomparable capacité d'analyse », lui avait-on dit, de belles

paroles qui l'avaient fait rougir, mais qui, aujourd'hui, sonnaient bien faux à ses oreilles, lui à qui on ne disait jamais rien d'aimable et dont la vanité, justement, se trouvait rarement flattée.

Soudain confus, le colonel se mit à marcher de long en large devant la porte de la salle d'audience. Mais pourquoi ces éloges ne seraient-ils pas vrais? se demanda-t-il, irrité, tentant de se convaincre lui-même du bien-fondé de sa présence ici. Car, continua-t-il à raisonner, si tout cela était en effet très inhabituel et allait à l'encontre des procédures militaires, pourquoi avait-on fait appel à lui sinon, précisément, pour bénéficier de son efficacité à régler les dossiers épineux? Il s'arrêta, quelque peu rassuré par cette hypothèse somme toute plausible, et leva la tête pour apercevoir le général Johnson par la fenêtre de la porte. Son cœur se mit à battre plus fort et il pensa alors que la seule présence du grand commandant des Forces armées était exceptionnelle et que le fait qu'il avait été convié à se joindre à lui était peut-être flatteur, mais néanmoins irrégulier.

Plus déconcerté que jamais, incapable de trouver une réponse aux questions qui déferlaient dans sa tête et de chasser les doutes qui le tourmentaient, mais reconnaissant qu'il n'était, au fond, qu'un pion sur l'échiquier de cette partie hautement stratégique et déjà bien engagée, il résolut qu'il valait mieux pour lui de faire ce qu'on lui demandait. Il prit une longue inspiration pour se donner du courage et, enfin, posa sa main sur la poignée.

[Salle d'audience]

La porte de la salle d'audience s'ouvrit dans un léger grincement et le corpulent colonel Boudreau apparut, les lunettes de travers, les cheveux en bataille, suant à grosses gouttes. Les

trois officiers installés derrière une longue table de bois, ainsi qu'un jeune soldat assis sur une simple chaise de métal et leur faisant face, levèrent les yeux pour l'examiner un moment, perplexes. Tentant de se donner une contenance, le colonel Raymond Boudreau, docteur en psychiatrie militaire, gonfla le torse et hocha la tête comme s'il s'accordait lui-même la permission d'entrer. Le port altier, il se dirigea vers une des chaises restées libres près des officiers au fond de la pièce. Il passa devant l'inculpé sans le regarder et s'adressa aux hauts gradés :

— Je suis désolé de mon retard, j'ai dû courir du pavillon E, vous comprenez...

Au regard railleur que lui lancèrent ses collègues, il se tut et poursuivit son chemin, comprenant bien que, s'il continuait à évoquer sa course, ils allaient certainement se moquer de son poids, ce qui n'était jamais, pour lui en tout cas, un sujet joyeux. Vexé et toujours hors d'haleine, il trébucha d'abord dans les fils électriques tendus des trois ordinateurs portables posés sur la table, puis buta contre une chaise, ce qui fit tomber ses lunettes, les ramassa en maugréant et finit par prendre sa place auprès des officiers, qui le dévisageaient toujours, mi-agacés, mi-amusés.

Honteux, le colonel soupira de désespoir et fit mine de mettre de l'ordre dans ses dossiers tout en examinant les militaires présents. Il y avait là le vétéran major-général Forrest, réputé pour son calme, mais aussi pour son habileté à tourner les coins ronds; la jeune et ambitieuse lieutenant-colonne Cobb, réputée, elle, pour sa froideur et son appétit féroce pour les promotions, méritées ou non; et, enfin, le général Johnson, le plus haut gradé des trois, le commandant en chef de l'armée, marionnette intransigeante à la merci de la ministre de la Défense et le seul qui n'était pas dupe du petit jeu de notre homme. Il lui décocha d'ailleurs un regard glacial qui voulait tout dire de son mécontentement, si bien que le colonel Boudreau, résigné, cessa

d'organiser ses dossiers et regarda franchement son supérieur d'un air dépité.

— Je... je suis vraiment désolé, mon général, balbutia-t-il.

— Poursuivons, jappa Johnson en se tournant vers la jeune militaire assise près de lui, lieutenant-colonelle Cobb, c'est à vous !

Le général fit signe à la jeune officière qu'elle pouvait commencer et, alors qu'elle lui répondait d'un hochement de tête précis, il ne put s'empêcher, malgré le fait qu'il se l'était formellement interdit, de lorgner sa poitrine généreuse. Erika Cobb capta son regard pervers, mais, quoiqu'elle fût heureuse que son investissement ait enfin attiré l'attention d'un haut gradé, d'autant plus que le poisson qui mordait à l'hameçon était le général en personne, resta impassible, et, les cheveux parfaitement tirés vers l'arrière en un chignon impeccable, se redressa sur sa chaise d'un mouvement fier pour s'adresser à l'homme assis devant elle.

— Jérémy Péan, soldat du 3^e Bataillon du 22^e Régiment, vous êtes ici en présence du général Mark Johnson, grand commandant de...

Attendant patiemment son tour d'être présenté par sa collègue, et tentant de chasser de son esprit l'idée qu'elle puisse avoir déjà couché avec le général Johnson, le colonel Boudreau, grand habitué de ce genre d'évaluation psychiatrique et donc très au fait des procédures à suivre, décida d'examiner le soldat assis au milieu de la pièce. En replaçant ses lunettes déjà trop vieilles, il pensa que cet homme ressemblait davantage à un naufragé affaibli, dérivant seul en mer depuis des mois, qu'à un soldat, fantassin de surcroît, assistant à une audience qui visait à déterminer s'il serait accusé de haute trahison et s'il comparaitrait devant une cour martiale. Il est vrai que Jérémy Péan ne payait pas de mine et que, par son extrême maigreur, un trait qui contrastait étrangement avec l'embonpoint du colonel, mais aussi par son teint

blafard et ses cernes aussi enfoncés qu'un cratère sur la lune, il faisait peine à voir.

— ... également en présence du major-général Steve Forrest, envoyé spécial de l'unité...

C'est alors que l'inculpé, lentement, tourna la tête vers le psychiatre et le regarda intensément de ses grands yeux gris. Celui-ci tressaillit, semblant avoir été pris en flagrant délit, un comportement qu'il avait acquis enfant, scrutant constamment les alentours telle une bête traquée, tandis qu'il se gavait en cachette dans le garde-manger, le dos déjà courbé sous des tonnes de honte et de calories. Étonné de ce contact visuel peu commun chez les soldats ayant été torturés, le colonel rendit tout de même à Jérémy son regard et esquissa un sourire poli. Jérémy Péan, se dit-il, et c'était, il tenta de s'en convaincre, la raison de sa réaction de surprise, avait des yeux profonds dans lesquels, il le sut tout de suite, se cachait le véritable secret qu'il avait pour mission aujourd'hui de découvrir.

— ... ainsi que de moi-même, la lieutenant-colonelle Erika Cobb.

La jeune militaire leva la tête et capta le regard de Jérémy braqué sur Boudreau.

— Oui, j'y arrivais, reprit-elle d'une voix glaciale. Notre équipe d'évaluation est complétée par le colonel Raymond Boudreau, docteur en psychiatrie militaire. Il est ici afin d'évaluer votre condition psychologique. N'ayez crainte, le docteur Boudreau a une feuille de route impressionnante et possède une grande expertise auprès des prisonniers de guerre. Vous pouvez être rassuré.

— Je n'étais pas inquiet, dit le soldat.

Boudreau sursauta encore au son de la voix du soldat et griffonna rapidement, dans son cahier de notes : « Voix apaisante malgré les circonstances. »

— Je vous prierais de ne parler que lorsque vous y êtes invité, soldat Péan, l'avertit la jeune Cobb.

— À vos ordres, lieutenant-colonelle, répondit-il d'un ton qui ne laissait pas de doute sur son passé de fantassin des Forces armées.

Puis, il hocha la tête et se tut. Cobb poursuivit :

— Nous sommes réunis aujourd'hui afin d'entendre votre déposition officielle au sujet de vos quatre-vingt-dix jours de réclusion en tant que prisonnier de guerre de l'armée ennemie. Le colonel Boudreau tient à préciser, pour les besoins de la cause, que le terme « prisonnier de guerre » est employé pour désigner un combattant qui est ou qui a été emprisonné par une puissance ennemie en temps de guerre. Cette définition vous convient-elle, soldat Péan ?

Jérémy ferma les yeux, paraissant en proie à de douloureuses évocations. Erika Cobb, qui se montrait toujours d'une parfaite insensibilité, ne put s'empêcher de compatir à la douleur évidente qu'avait provoquée le terme « prisonnier de guerre » chez le maigre soldat et décida d'attendre quelques secondes. Or, tout à coup, celui-ci sourit, d'un de ces étranges sourires empreints de nostalgie, une émotion qui froissa la lieutenant-colonelle et qui lui fit regretter aussitôt son geste de compassion.

— Soldat, reprit-elle d'une voix autoritaire, cette définition de votre statut vous convient-elle ?

Jérémy ouvrit les yeux lentement.

— Oui, tout à fait, murmura-t-il en regardant le colonel Boudreau.

Ce dernier bougea son gros corps sur sa chaise, la faisant bruyamment craquer, mais ne s'en soucia guère, se demandant plutôt, à présent mal à l'aise de ces coups d'œil de la part du détenu, si le soldat Péan ne serait pas justement en train de tenter de l'amadouer. Car, si tel était le cas, le code exigeait qu'il rapporte cette situation, qu'il s'agisse d'une simple impression ou d'un fait avéré, au général Johnson, qui, il en était certain, ordonnerait alors l'annulation de l'évaluation du soldat ainsi que de la présente audience afin

de passer directement aux accusations formelles. Boudreau se gratta la tête et détourna le regard, perplexe. Il le savait, il en avait fait l'expérience, un détenu qui essayait de vous amadouer était un détenu coupable. Il le savait, de même que tous les autres hauts gradés de cette pièce. Mais s'il n'était pas coupable? ne put-il s'empêcher de se dire, surpris lui-même de son hésitation à suivre le règlement et à aviser sans tarder ses supérieurs de ce qu'il ressentait, une tâche qu'il n'aurait, pas plus tard que la veille, jamais hésité à accomplir. Il ne put répondre à cette question, se rendant compte tout à coup que la salle était silencieuse et que les trois officiers, ainsi que Péan lui-même, le dévisageaient.

— Colonel Boudreau, est-ce que ça va? s'informa Cobb sur le même ton autoritaire. Auriez-vous quelque chose à nous dire?

Paniqué à l'idée qu'un de ses collègues ait pu deviner le cours bien étrange de ses pensées, le psychiatre secoua la tête, cette fois prêt à tout révéler, tel qu'il le faisait, enfant, quand on le trouvait la gueule débordant de nourriture, caché dans un coin de la maison. Le front de nouveau inondé de sueur, il ouvrit la bouche et allait, non sans lâcheté, selon sa propre évaluation, tout déballer, lorsqu'il capta encore une fois les yeux gris de Jérémy toujours accrochés à lui. Ce seul contact eut pour effet de le calmer et de l'emplier d'une sérénité que, jusqu'à maintenant, seule une triste réalité qu'il avait toujours déplorée, la sensation de son estomac bien plein, avait réussi à lui procurer. Il s'entendit alors dire d'une voix ferme qu'il ne se reconnaissait pas :

— Oui, lieutenant-colonelle Cobb, tout va très bien. Et non, pour le moment, je n'ai rien à dire.

Quelque peu déconcertée par la promptitude avec laquelle le colonel, réputé pour sa bonasserie plutôt que pour sa témérité, avait répondu, Erika Cobb hocha la tête.

— Euh... Oui. Bien. Donc, enchaîna-t-elle en reprenant ses esprits et en s'adressant de nouveau à Jérémy, après votre

déposition, et avec le concours de l'évaluation psychologique du colonel Boudreau, nous serons à même d'évaluer la possibilité d'accusations de haute trahison. Vous risquez de...

— Lieutenant-colonelle Cobb, excusez-moi!

Erika s'arrêta et dévisagea le colonel Boudreau, la bouche entrouverte, cette fois désarçonnée. Le major Forrest sembla sortir d'un profond sommeil et se redressa sur sa chaise en se raclant la gorge, curieux. Le général Johnson, pour sa part, soupira, agacé par le comportement inattendu de ce psychiatre choisi précisément pour son manque d'assurance et sa retenue.

— Oui, colonel Boudreau, demanda Erika, que se passe-t-il?

Le docteur écarquilla les yeux, stupéfait de sa propre verve, un trait bien fortuit chez lui, et dont il ne comprit pas la soudaine apparition. Mais il poursuivit néanmoins, contrarié du peu de respect des règles de la justice militaire de cette audience et encouragé malgré lui par les regards bienveillants de l'inculpé.

— Eh bien, balbutia-t-il, tout de même terrorisé par les yeux assassins de la lieutenant-colonelle, ne... ne serait-il pas normal, malgré que... je sois bien conscient que cette audience est très inhabituelle, que le soldat Péan, enfin, ma foi... ne devrait-il pas avoir droit à un avocat militaire?

Erika Cobb se tourna vers le général Johnson, le visage pourpre, alors que lui-même commençait à fulminer, déjà ennuyé de tous ces appels qu'il recevait depuis plusieurs minutes et qui se manifestaient par la vibration sonore de son cellulaire, un son qui, justement, se mit encore une fois à résonner dans la salle tandis que chacun, tout à ses pensées, essayait de prévoir la suite des choses.

— Ceci n'est pas une cour martiale, colonel Boudreau, siffla le général.

— Oui, reconnut le docteur, je comprends. Mais..., insista-t-il avec courage, ne devrait-il pas à tout le moins y avoir un

représentant de notre système judiciaire... Je ne sais pas, moi, peut-être le juge-avocat général devrait être mis au courant...

— Colonel!

Le général Johnson était maintenant debout et avait frappé sur la table. Le psychiatre, déconcerté par sa propre conduite, se leva également, les jambes tremblantes.

— Oui, mon... général? bafouilla-t-il.

— Seriez-vous plus à l'aise, menaç Johnson sur un ton faussement sympathique, si nous faisons venir un autre psychiatre militaire? Cela peut être fait dans la minute, si tel est votre souhait.

Le colonel Boudreau, qui ne savait comment réagir, se tourna d'instinct vers la seule personne qu'il jugeait à présent, et bien inconsciemment, être son allié, soit le détenu Jérémy Péan. Celui-ci, ne profitant pas du moment de détresse de son évaluateur, lui sourit avec chaleur et hocha la tête en signe d'encouragement. Le docteur poussa un soupir et regarda son supérieur avec détermination.

— Non, mon général, répondit-il d'une voix douce, mais ferme, ce ne sera pas nécessaire. Veuillez pardonner mon intrusion.

Puis, se tournant vers Erika Cobb, il ajouta poliment, avant de se rasseoir:

— Poursuivez, je vous prie, lieutenant-colonelle.

Le général Johnson l'observa un moment, semblant se demander s'il s'agissait d'une supercherie ou simplement d'un sursaut de zèle de la part d'un psychiatre incompetent, la risée de tous. Il favorisa la dernière réponse et reprit sa place lentement, en faisant signe à la lieutenant-colonelle Cobb de continuer.

— Est-ce que vous comprenez l'objet de cette audience, soldat Péan? demanda la jeune femme.

— Oui, je comprends, répondit Jérémy.

— Parfait. Je laisse maintenant la parole au colonel Boudreau, qui dirigera cette audience. Colonel ?

Le docteur Boudreau hocha la tête et se leva de nouveau. Il fit quelques pas vers le détenu et lui tendit la main. Jérémy lui lança un regard inquisiteur.

— Je veux simplement vous saluer correctement, soldat Péan. Bienvenue chez vous.

D'abord surpris, Jérémy sourit et lui serra la main le plus franchement possible, semblant vouloir y mettre toute l'énergie restante de son pauvre corps de soldat torturé.

— Bon ! Parfait ! dit le psychiatre en retournant à sa place, les présentations étant faites, commençons par le début.

Il ouvrit un de ses dossiers, le parcourut un instant, déposa ses lunettes sur la feuille du dessus et regarda Jérémy.

— Soldat Péan, dit-il, je veux vous connaître. Je veux savoir qui vous êtes. Surtout, je veux comprendre ce qui vous a mené à trois mois de captivité.

Le soldat s'agita, visiblement mal à l'aise.

— Je... ne..., marmonna-t-il, troublé.

— Ne soyez pas effrayé, Jérémy, le rassura Boudreau, nous allons y aller pas à pas. Personne ici ne vous fera de mal.

Jérémy se calma et son corps, frêle, s'immobilisa sur la chaise. Il regarda le colonel, reconnaissant.

— Bien, poursuivit Boudreau d'une voix douce, racontez-moi d'abord comment vous en êtes venu à vous enrôler.

Jérémy inclina la tête, grave, et réfléchit pendant quelques secondes, voyageant dans ses souvenirs pour y trouver ce qu'il cherchait, ce qui fit soupirer le général Johnson, tandis qu'Erika Cobb regardait sa montre en levant un sourcil.

— Ne pourrions-nous pas, intervint soudainement le major-général Forrest, passer par-dessus tout cela et en venir aux faits ?

— Oui, renchérit le général, est-ce vraiment nécessaire, colonel Boudreau ?

— Ça l'est, répondit le psychiatre d'une voix ferme.

Le téléphone du général vibra de nouveau et celui-ci fit mine de s'y intéresser. Le docteur se tourna vers Jérémy et attendit. Mais rien ne vint.

— Alors? fit le major-général Forrest d'une voix impatiente. On ne va pas y passer toute la journée!

Le soldat ouvrit la bouche, la ferma, puis l'ouvrit encore.

— Que se passe-t-il? lui demanda le psychiatre.

— C'est que... je ne sais pas par où commencer, articula enfin Jérémy.

— Eh bien, trancha le général d'une voix sévère qui contrastait avec celle du colonel Boudreau, commencez par le début, nous verrons bien où cela nous mènera! Mais commençons, de grâce, commençons!